

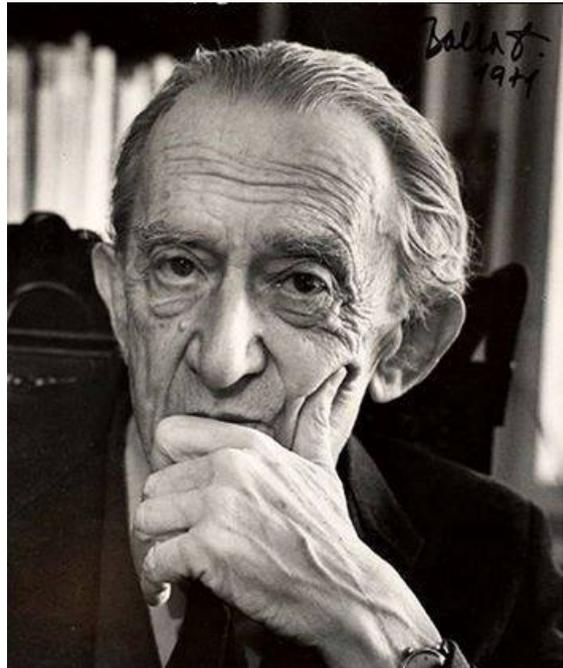
Georg Lukács

Au-delà de Staline.

1969

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Version mise en ligne le 04 octobre 2020



Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :
Über Stalin hinaus (1969).

Il occupe les pages 90 à 96 du recueil *Revolutionäres Denken – Georg Lukacs Eine Einführung in Leben und Werk* [Pensée révolutionnaire – Georg Lukács, une introduction à sa vie et son œuvre] édité par Frank Benseler, Darmstadt & Neuwied, Luchterhand, 1984.

Il figure également sous le titre *Sozialismus als Phase radikale, kritischer Reformen* [Le socialisme comme phase radicale de réformes critiques] en tant que note encyclopédique introductive au recueil de Georg Lukacs : *Ausgewählte Schriften IV : Marxismus und Stalinismus – Politische Aufsätze*, [Écrits choisis IV, Marxisme et Stalinisme – Essais politiques] Reinbek, Rowohlt, 1970, pp. 235-240.

Il était jusqu'à présent inédit en français.

Au-delà de Staline.

Je retrace – subjectivement et autobiographiquement – l’histoire de mon rapport à Staline et à son mode d’exercice du pouvoir. Dans les luttes internes au Parti, immédiatement après le mort de Lénine, j’étais sur quelques questions essentielles du côté de Staline, mais je n’intervenais pas encore publiquement, avec cette position, dans la controverse. Le problème principal, c’était « le socialisme dans un seul pays ». Dans les faits, la vague révolutionnaire déclenchée en 1917 s’affaiblissait. C’est pourquoi je considérais l’argumentation de Staline, sur ce point, plus convaincante que celle de ses adversaires. À cela s’ajoutait qu’auparavant déjà, j’étais en opposition des plus aiguës à la direction du Komintern par Zinoviev, qui se traduisait pour moi par la politique de Béla Kun en Hongrie. Jusqu’à ce jour, je suis convaincu que maints éléments de la bureaucratisation réactionnaire que nous devons encore surmonter ont connu là leur première concrétisation. Sur de tout autres raisons, chaque fois différentes, reposait ma défiance, également fortement structurée, à l’encontre de Trotski et de Boukharine. Je ne doutais par du tout, comme pour Zinoviev, de leur intégrité personnelle ; je rejetais plutôt, chez Trotski, des traits qui rappelaient Lassalle, et chez Boukharine sa position théorique penchant vers le positivisme.

Les premières discussions purement idéologiques n’ont pas pu affaiblir ces convictions. Dans les débats philosophiques des années 1930-1931, le fait que Staline en revienne de l’« orthodoxie plekhanovienne » m’était sympathique, de la même façon que son insistance sur le caractère révolutionnaire du neuf, dont le développement restait très profondément rattaché à Marx lui-même. De la même façon,

au début des années 30, j'étais aux côtés de Staline dans la critique du RAPP,¹ avec le combat contre le sectarisme obtus et dans son exigence d'une base plus large, tant idéologique qu'organisationnelle, pour la littérature socialiste. Je sais aujourd'hui, naturellement, que tout cela n'était principalement qu'un prétexte pour éliminer l'ancienne direction du RAPP qui penchait pour Trotski ; car sous Fadeïev, la direction de l'Union des écrivains nouvellement fondée a poursuivi de manière conséquente, dans sa nature, l'ancienne ligne idéologique et organisationnelle. À l'époque pourtant, je croyais comme beaucoup de gens d'opinion analogue à un véritable tournant idéologique, au moins toléré par Staline. Mon combat pour une conception marxiste du réalisme, et donc aussi pour le réalisme socialiste qui était mené dans la Revue *Literaturni Kritik*² se trouvait de ce fait en opposition radicale aux vues officiellement dominantes en Union Soviétique, bien que je combattais en même temps tout courant considéré comme antiréaliste dans la littérature bourgeoise. Pourtant, même après que cette opposition idéologique se fut étendue à la philosophie – mon livre *Le jeune Hegel*³ écrit en 1937-1938 ne put de ce fait pas paraître en Union Soviétique, mais ne sortit que 10 ans plus tard en Suisse – il n'y avait encore aucune opposition idéologique ouverte contre le système stalinien dans son ensemble.

Les grands procès n'ont pas du tout pu fondamentalement bouleverser cette position. L'observateur d'aujourd'hui peut appeler cela de l'« aveuglement ». Mais il oublie en

¹ РАПП, Российская ассоциация пролетарских писателей, Association russe des écrivains prolétaires.

² Литературный критик [Critique Littéraire].

³ Georges Lukács, *Le jeune Hegel*, trad. Guy Haarscher et Robert Legros, Paris, Gallimard, 1981. 2 vol.

l'occurrence quelques éléments importants qui, pour moi tout au moins, me paraissaient alors déterminants. Ces événements tombaient en même temps que le VII^{ème} congrès du Komintern, où Dimitrov⁴ en appelait à un front unitaire large et démocratique contre le fascisme. Déjà à cette époque, il y avait – certes pas publiquement – de fortes discussions pour déterminer si ce tournant devait être considéré comme stratégique ou seulement tactique. Je parlais pourtant de l'idée qu'il s'agissait d'un véritable tournant. Dans les faits s'exprimait déjà partout, tout à fait douloureusement, comme une menace sur notre civilisation dans son ensemble, la perspective d'une confrontation radicale avec le fascisme. Comme beaucoup à cette époque, je considérais comme mon devoir sacré d'éviter toute publication qui aurait pu favoriser idéologiquement en occident une quelconque tolérance à l'égard d'Hitler. Les grands procès, c'est sous cet éclairage que je les ai jugés à l'époque : comme un règlement de compte révolutionnaire avec des oppositions actives, réellement présentes, au socialisme existant. Le fait que les moyens de ces règlements de compte fussent hautement problématiques ne pouvait pas à l'époque ébranler ma position de fond. Dans une comparaison historique, je donnais comme beaucoup raison aux jacobins d'avoir liquidé la Gironde, les dantonistes, etc. bien qu'il me fut pleinement évident au plan historique que les moyens utilisés étaient critiquables. Ce n'est que lorsque l'action de Staline, suivant le mot d'ordre « il faut extirper le trotskisme avec toutes ses racines » s'étendit à de larges masses que la critique intime, intellectuelle et morale devint

⁴ Georgi Mikhailov Dimitrov [Георги Димитров] (1882-1949) dirigeant communiste bulgare, secrétaire général du Komintern de 1934 à 1943. Cf. : *Le 7^{ème} congrès de l'Internationale Communiste*, in *Œuvres choisies*, Paris, Éditions Sociales, 1952, pp. 35-168

plus aiguë. Mais elle resta condamnée au silence en public en raison de la priorité nécessaire de la lutte contre Hitler.

La deuxième guerre mondiale ne suscita pas non plus chez moi de résistance intellectuelle focalisée sur les méthodes spécifiquement staliniennes. Naturellement, je désapprouvais le contenu généralement dominant de la propagande contre Hitler, selon laquelle l'allemand, désigné comme « Fritz », était déjà fasciste dans la forêt de Teutoburg.⁵ Nous considérions avant tout comme père spirituel de tels slogans l'écrivain Ilya Ehrenbourg,⁶ tandis que Staline avait déclaré : « les Hitler arrivent et passent, tandis que le peuple allemand, lui, demeure. »⁷ Moi-même, je voyais dans l'hitlérisme une phase, tragique dans ses présupposés et ses conséquences, de l'évolution historique du peuple allemand, à l'encontre de laquelle il fallait provoquer une catharsis. Ma critique de la ligne générale de la propagande soviétique de guerre d'alors n'était en conséquence pas dirigée contre des méthodes spécifiquement staliniennes.

Même après la défaite d'Hitler, dans les luttes intellectuelles sur la politique et l'idéologie dans la Hongrie libérée d'Horthy, la situation est restée la même. J'ai retracé par ailleurs en détail comment, après le fiasco de ce qu'on a appelé les *Thèses Blum* de 1929-1930 dans lesquelles je m'étais déclaré en faveur d'une « dictature démocratique des ouvriers et des paysans » comme forme de transition nécessaire au socialisme, je m'étais retiré de la politique au

⁵ La bataille du Teutoburger Wald vit en l'an 9 après J.-C. la destruction des légions de Varus par les tribus germaniques commandées par Arminius.

⁶ Ilya Grigorievitch **Ehrenbourg** [Илья Григорьевич Эренбурґ] (1891-1967), écrivain et journaliste soviétique, auteur notamment de *La chute de Paris*, Paris, Hier et Aujourd'hui, 1944, *la Tempête*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1948, *Le livre noir*, Arles, Actes Sud, 1995.

⁷ Staline : *Ordre du jour du Commissaire du peuple à la Défense de l'URSS* n° 55, (23 février 1942).

sens strict pour agir exclusivement dans le domaine idéologique. Dans la situation d'après 1945, le régime de Rákosi⁸ tenait mes formulations idéologiques comme propres à gagner, tout au moins comme sympathisants, une part non négligeable de l'intelligentsia bourgeoise, dans la situation de concurrence des partis communiste et social-démocrate. C'est pourquoi mon activité fut tacitement tolérée. À l'époque, on ne voyait pas encore bien si et comment le socialisme pourrait vaincre en Hongrie ; je concevais la situation comme une possibilité idéologique d'agir pour le socialisme à venir sous des formes démocratiques. On vit aussitôt après l'unification des deux partis ouvriers que ma prévision était fautive : c'est alors que Rákosi trouva qu'il était temps de régler radicalement les comptes avec mes efforts idéologiques. Le résultat fut l'attaque de Rudas⁹ et la campagne officielle qui s'ensuivit, dirigée contre moi, de l'année 1949-1950.

Les bases objectives de mon activité s'étaient révélées illusoires au sens tactique. Mais indépendamment de cela, son contenu était toujours tourné vers une réalisation démocratique du socialisme, et il était ainsi, objectivement, directement antistalinien. Il y avait certes déjà, objectivement, mes prises de position décrites plus haut. Lorsque je prenais à l'époque position pour une démocratie directe et mettais en lumière les contradictions et les faiblesses des pays capitalistes formellement démocratiques, il s'exprimait là, certes pas énoncé de manière directe, un combat sur deux fronts comme l'américanisme *et* le stalinisme. Naturellement, il y avait au cœur de mes essais publiés alors des problèmes idéologiques qui tournaient

⁸ Mátyás Rákosi (1892-1971) secrétaire général du Parti des Travailleurs Hongrois (1948-1956) et premier ministre (1952-1953)

⁹ László Rudas (1885-1950), homme politique hongrois.

principalement autour de la littérature. Je m'efforçais par exemple d'expliquer en marxiste le problème de la liberté de la littérature, sa place comme représentant de l'idéologie par rapport à la direction du Parti, de définir la position de l'écrivain engagé pour le Parti, etc. Je veux seulement mentionner ici la formule, sulfureuse à l'époque, selon laquelle l'écrivain de parti n'avait à être ni un guide, ni un soldat ; qu'il est plutôt un franc-tireur, qui certes reste très étroitement lié aux tâches historiques universelles du parti, mais doit sur toutes les questions concrètes posséder une liberté pratique allant jusqu'au « droit au désespoir ». Et dans un rapport non publié ici, le marxisme est même déclaré comme l'« Himalaya de la vision du monde », mais en même temps, on prévenait les écrivains en leur indiquant que le petit lapin qui gambade sur l'Himalaya ne doit pas s'imaginer qu'il est un animal plus gros que l'éléphant des plaines. Cette formulation elle-aussi est devenue sulfureuse.

Les attaques de l'année 1949-1950 et mon « autocritique » extrêmement diplomatique m'ont permis de me retirer de l'activité publique et de me consacrer exclusivement à des travaux théoriques. Cela rendait possible l'achèvement de mes plus grands écrits sur l'esthétique. Mais cela me montrait également combien illusoire étaient nombre de mes tentatives antérieures d'exercer une juste critique oppositionnelle dans des domaines idéologiques partiels – aussi importants fussent-ils – sans soumettre à une critique de principe leurs bases ultimes : à savoir les conceptions et méthodes staliniennes. La variante hongroise des grands procès, en particulier le procès Rajk,¹⁰ a achevé d'éclaircir pour moi cet ensemble de problèmes.

¹⁰ László Rajk (1909-1949) dirigeant communiste hongrois, ministre des affaires étrangères, accusé en 1949 d'avoir été un agent du régime fasciste hongrois, puis de la Gestapo, des américains et des yougoslaves.

Quand je parle ici aussi ouvertement de mes propres illusions qui ont duré des années, je ne pense absolument pas avoir par-là négligé quelque chose, en ce sens que je n'ai pas emprunté le chemin de Koestler¹¹ et d'autres. J'ai toujours refusé une critique de ce genre qui, avec les méthodes staliniennes, rejette aussi le socialisme. Aussi suis-je aujourd'hui, en dépit de tous les changements d'évolution, un communiste tout aussi convaincu qu'autrefois lorsque, en 1918, j'ai adhéré au Parti. La clarté dans le rejet des méthodes staliniennes, que j'ai peu à peu élaboré et énoncé nettement dans mes écrits de la dernière décennie, ne vise jamais à se détourner du socialisme. Elle touche « seulement » nombre de ses perspectives officiellement valides, souligne « seulement » l'indigence des réformes du socialisme. En l'occurrence, peu importe le temps que cela prendra pour qu'on admette la nécessité de prendre la voie juste, et que les vues ainsi reconnues se matérialisent. Le fait que j'ai élaboré ce point de vue aussi lentement trouve là sa cause : même en ayant une compréhension claire de tous les problèmes, je reste aujourd'hui un idéologue de réformes radicales libérales, et pas de l'opposition « de principe », abstraite et à mon avis souvent réactionnaire. Combien d'années ou de décennies cette œuvre de réforme pratique et théorique prendra-t-elle, quels obstacles a-t-elle encore à surmonter, voilà qui certes peut avoir de vastes conséquences dans l'histoire universelle, voilà qui pourtant n'est finalement pas décisif pour la question cruciale. Dans le destin de l'humanité, il ne s'est jamais produit jusqu'à présent de tournant en un seul coup, directement, sans devoir surmonter des obstacles. Comment cela serait-il possible avec le changement le plus radical de tous ?

¹¹ Arthur Koestler (1905-1983) romancier essayiste d'origine juive hongroise.

Avec ces remarques intermédiaires, je reviens à la ligne autobiographique de ces considérations. Au XX^{ème} congrès du Parti Communiste¹² en 1956, la crise des méthodes de Staline est devenue publique pour le monde entier. Les essais de cette époque publiés ici montrent que dès le premier instant, je me suis, parmi les réformistes critiques, rangé chez les radicaux, même si on ne peut naturellement documenter ici qu'une petite partie de mon activité s'y rapportant. La tâche idéologique principale est et reste d'éveiller la méthode de Marx à une nouvelle vie, selon sa véritable intentionnalité, afin d'obtenir grâce à elle un véritable traitement critique de la période allant de sa mort jusqu'à ce jour, et ainsi de fonder et valider de manière juste, théoriquement comme pratiquement, les perspectives de notre action actuelle. Cela est pourtant, comme le lecteur attentif de ce petit livre peut le voir aisément, objectivement la poursuite en droite ligne des orientations de ma pensée qui remontent à des décennies. Je crois tranquillement pouvoir dire que j'étais déjà, objectivement, un opposant des méthodes staliniennes, alors que je croyais encore moi-même être un partisan de Staline.

Mon activité essentielle après 1956 dépend des tâches que nous venons de définir. Les œuvres les plus volumineuses, une *Ontologie de l'être social*¹³ bientôt achevée, et *l'Éthique*¹⁴ prévue, doivent fournir des contributions au fondement théorique d'une pratique communiste au présent... pour le futur. À ce propos – sans pouvoir entrer ici

¹² Le XX^{ème} congrès du Parti communiste de l'Union soviétique s'est tenu à Moscou du 14 au 25 février 1956, officialisant la « déstalinisation ».

¹³ *Zur Ontologie des gesellschaftlichen Seins*, Œuvres, t. 13 & 14, Darmstadt & Neuwied, Luchterhand, 1985-1986.

¹⁴ Lukács décédera (le 4 juin 1971) avant d'avoir réalisé ce projet. Seules les notes préparatoires seront publiées sous le titre *Versuche zu einer Ethik* par les archives Lukacs, Budapest, Akadémiai kiadó, 1994.

dans les détails – je dois pourtant rapporter, au plan autobiographique, que ce n'est pas par hasard que j'ai proclamé et que je proclame, dans un pays socialiste, la nécessité d'une réforme radicale du socialisme actuel. J'ai à plusieurs reprises eu la possibilité de changer de lieu de résidence, mais j'ai toujours refusé de partir. La même chose vaut pour le Parti : le fait d'avoir dû pendant dix ans après 1956 travailler en dehors du Parti ne correspondait pas à ma volonté ; aujourd'hui, je suis à nouveau, comme un de ses membres, immuablement préoccupé par ces questions pratiques théoriques. L'explication et l'évolution des conceptions qui s'expriment dans les petits écrits conjoncturels publiés ici ne reflètent donc pas seulement mes avancées personnelles sur ces questions, mais aussi des aspects du mouvement de réforme dans le socialisme considéré comme un tout : le progrès idéologique – certes extrêmement lent.



Bibliographie complémentaire

Lettre à Alberto Carocci (1962)

Bernie Taft : Le testament de Lukacs (1968)

Socialisme et démocratisation (1968), Paris, Messidor, 1989.

Testament politique (1971)